

admiration, votre nom qui est devenu la terreur des soldats de la gabelle.

—Mais qui êtes-vous ? D'où êtes-vous ? Quel est votre but ?

—Qui nous sommes ? des proscrits comme vous. Je me nomme Morel ; j'étais naguère vicaire de la paroisse de Saint-Saturnin, à Avranches.

—Quoi ! si loin...

—Oui ; il y a dix jours que nous marchons, campant le jour dans les bois, voyageant la nuit dans les sentiers détournés pour éviter les troupes du roi. Mon père était un brave paysan des environs d'Avranches ; les terribles décrets qui viennent de ruiner la Normandie l'ont chassé, lui et ma vieille mère, de sa demeure, et ils sont morts de faim, avant que j'ai pu apprendre leur malheur. Je suis un ministre d'un Dieu d'équité ; les lois qui oppriment le peuple sont iniques, infâmes. Mon devoir était tout tracé ; mon indignation a déterminé ma conduite. J'ai quitté l'autel pour me mettre à la tête de ces pauvres gens, et nous allons à Rouen où nous avons donné rendez-vous à tous les déshérités. Nous avons poussé le cri de révolte, parce qu'il n'y a plus pour nous moyen de vivre. Nous sommes cent ici ; mais je sais que d'autres groupes se forment. Des Sablons est, du côté de Lisieux, à la tête d'une troupe nombreuse ; Boisdrot, un rude paysan du pays de Caux, est devenu le colonel des Plombs, car sa main et celle de ces hommes s'est déjà appesantie sur les agents du fisc et de la gabelle. Bientôt toute la Normandie sera en feu et nous pourrions imposer au gouverneur la justice et l'équité ; car nous ne demandons que cela.

—J'accepte le terrible honneur que vous m'offrez, répondit Du Cantel d'une voix ferme. Mais si vous consentez à me suivre, songez que vous aurez avec moi des jours sans pain, des nuits sans sommeil, des marches longues et difficiles par la pluie et par les frimas ; que vous aurez à combattre des ennemis impitoyables qui ne font pas de prisonniers et qui massacrent tous ceux qui tombent entre leurs mains. Voilà la perspective que je vous offre. Si vous avez l'âme forte et le cœur vaillant, suivez-moi.

Un cri d'enthousiasme couvrit ces sombres paroles de Du Cantel.

Ces malheureux étaient prêts à braver tous les périls, à affronter toutes les souffrances pour résister aux sanglantes exactions du fisc.

—Vous allez vous diviser en deux sections, dit-il à ses hommes. L'abbé Morel...

—Appelez-moi des Mondrins, c'est mon nom de guerre, interrompit le vicaire de Saint-Saturnin.

C'est en effet sous cette appellation qu'il est connu dans l'Histoire de la guerre des Nu-Pieds, car ici nous n'inventons ni un nom, ni un événement.

—Des Mondrins prendra le commandement de la première section. Choisissez parmi vous un homme qui commande la seconde.

Tous les yeux s'étaient en ce moment portés sur le grand Louis dont la haute stature, l'attitude résolue, l'apparence de force, de vigueur, avaient frappé tous les regards.

—Ah ! ah ! vous avez remarqué ce grand garçon-là,

dit en riant Du Cantel qui avait deviné la pensée de ses hommes. Vous avez du coup d'œil, car c'est un cœur vaillant et une rude poigne. Allons, Louis, puisque la muette invitation de ces braves gens vous y appelle, mettez-vous à la tête de la deuxième section.

—En marche tout de suite alors, répondit le grand Louis, qui depuis un moment, était préoccupé, car je crains une surprise.

—Que veux-tu dire ? as-tu remarqué quelque chose ? demanda Du Cantel.

—Ce matin vous avez envoyé Gervaise et ce misérable Lafouine à Rouen pour chercher des provisions ?

—Oui.

—Cet odieux bossu en a profité pour entraîner sa compagne de route dans un endroit désert, et si je n'étais arrivé à temps, la pauvre enfant...

—Je comprends.

—Ce scélérat m'a échappé, comme j'allais l'étrangler. Dans sa rage, il est capable de tout, même de vous trahir.

—D'autant plus que votre tête est mise à prix, ajouta des Mondrins, et pour peu que cet homme soit avare...

—Lui ! il nous vendrait tous pour six deniers, comme fit Judas pour le Christ, affirma le grand Louis.

—Alors, suivez-moi ! s'écria Du Cantel qui s'élança, le cœur plein d'anxiété, vers le campement où il avait laissé sa chère Marie-Jeanne, son adorée Jeannette et toute cette nombreuse famille de proscrits dont il s'était proclamé le père et le protecteur.

Lorsqu'ils arrivèrent à une centaine de pas des ruines de l'ancien rendez-vous de chasse, il fit faire halte à ses hommes, en leur recommandant le plus grand silence.

—Si un affreux malheur que me fait redouter la révélation de Bergerat était arrivé, si les soldats de la gabelle avaient surpris notre retraite, il ne faut pas tomber dans un guet-apens. Je vais en avant. Vous accourez à mon premier appel.

Saisi d'un sinistre pressentiment, haletant d'inquiétude, Du Cantel se coula à travers un fourré, éperdu, s'arrêtant de temps en temps pour écouter.

L'horrible inquiétude qui le torturait augmentait à chaque instant, car il n'entendait aucun bruit, aucune voix, aucun de ces murmures que répand autour de lui un fourmillement de femmes et d'enfants.

Il était pâle ; la sueur lui perlait au front ; l'angoisse qu'il éprouvait était inexprimable.

Enfin, n'y tenant plus, il bondit en avant, et se trouva à la porte de l'asile souterrain où il avait laissé tant d'êtres chers à son cœur.

Partout le vide et le silence.

Il se précipita comme un fou dans le souterrain, livide, échevelé, appelant Marie-Jeanne, appelant sa Jeannette, appelant le petit Pierre.

Rien ne répondit à ces cris désespérés.

Mais une lueur d'espoir lui traversa le cerveau comme un éclair.

—Je suis fou ! s'écria-t-il. Ils ont dû avoir le temps de fuir... Ils errent peut-être dans les bois... Courons.

Et en deux enjambées il se trouva hors des caveaux.

Un formidable ricanement retentit autour de lui.